

TEXTOS ORIGINALES

Joseph Kosma (1905-1969)

CHASSE À L'ENFANT (Jacques Prévert)

Bandit!
Voyou!
Voleur!
Chenapan!

Au-dessus de l'île on voit des oiseaux
Tout autour de l'île il y a de l'eau

Bandit!
Voyou!
Voleur!
Chenapan!

Qu'est-ce que c'est que ces hurlements

Bandit !
Voyou !
Voleur !
Chenapan !

C'est la meute des honnêtes gens
Qui fait la chasse à l'enfant
Il avait dit
J'en ai assez de la maison de redressement
Et les gardiens à coups de clefs lui avaient brisé les
dents
Et puis ils l'avaient laissé étendu sur le ciment

Bandit!
Voyou!
Voleur!
Chenapan!

Maintenant il s'est sauvé
Et comme une bête traquée
Il galope dans la nuit
Et tous galopent après lui
Les gendarmes les touristes les rentiers les artistes

Bandit !
Voyou !
Voleur !
Chenapan !

C'est la meute des honnêtes gens
Qui fait la chasse à l'enfant
Pour chasser l'enfant pas besoin de permis
Tous les braves gens s'y sont mis

Qu'est-ce qui nage dans la nuit
Quels sont ces éclairs ces bruits
C'est un enfant qui s'enfuit
On tire sur lui à coups de fusil

Bandit !
Voyou !
Voleur !
Chenapan !

Tous ces messieurs sur le rivage
Sont bredouilles et verts de rage

Bandit !
Voyou !
Voleur !
Chenapan !

Rejoindras-tu le continent rejoindras-tu le continent !

LES FEUILLES MORTES (Jacques Prévert)

Oh, je voudrais tant que tu te souviennes,
Des jours heureux quand nous étions amis,
Dans ce temps là, la vie était plus belle,
Et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui.
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,
Tu vois je n'ai pas oublié.
Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,
Les souvenirs et les regrets aussi,
Et le vent du nord les emporte,
Dans la nuit froide de l'oubli.
Tu vois, je n'ai pas oublié,
La chanson que tu me chantais...
C'est une chanson, qui nous ressemble,
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais.
Nous vivions, tous les deux ensemble,
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais.
Et la vie sépare ceux qui s'aiment,
Tout doucement, sans faire de bruit.
Et la mer efface sur le sable,
Les pas des amants désunis.

Les feuilles mortes se ramassent à la pelle,
Les souvenirs et les regrets aussi,
mais mon amour silencieux et fidèle
sourit toujours et remercie la vie.
Je t'aimais tant tu étais si jolie
Coment veux tu que je t'oublie
en ce temps-là la vie était plus belle
et le soleil plus brûlant qu'aujourd'hui
Tu étais ma plus douce amie...
Mais je n'ai que faire des regrets
et la chanson que tu chantais toujours
toujours je'entendrai!
C'est une chanson qui nous ressemble

toi tu m'aimais et je t'aimais
Et, nous vivions, tous les deux ensemble,
Toi qui m'aimais, moi qui t'aimais.
Et la vie sépare ceux qui s'aiment,
Tout doucement, sans faire de bruit.
Et la mer efface sur le sable
Les pas des amants désunis...

Au-dessus de l'île on voit des oiseaux
Tout autour de l'île il y a de l'eau.

LES OISEAUX DU SOUCI (Jacques Prévert)

Pluie de plumes plumes de pluie...
Celle qui vous aimait n'est plus.
Que me voulez-vous, oiseaux ?
Plumes de pluie pluie de plumes...
Depuis que tu n'es plus, je ne sais plus,
Je ne sais plus où j'en suis.
Pluie de plumes plumes de pluie
Je ne sais plus que faire.
Suave de pluie pluie de suie...
Est-ce possible que jamais plus
Plumes de suie... Allez ouste, dehors, hirondelles!
Quittez vos nids... Hein? Quoi? Ce n'est pas la saison des voyages ?...
Je m'en moque, sortez de cette chambre,
Hirondelles du matin!
Hirondelles du soir, partez... Où? Hein? Alors restez,
c'est moi qui m'en irai...
Plumes de suie suie de plumes je m'en irai nulle part
et puis un peu partout
Restez ici, oiseaux du désespoir
Restez ici...
faites comme chez vous

BARBARA (Jacques Prévert)

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là
et tu marchais souriante
épanouie ravie ruisselante
sous la pluie.

Rappelle-toi Barbara
Il pleuvait sans cesse sur Brest
Et je t'ai croisée rue de Siam
tu souriais
et moi je souriais de même
Rappelle-toi Barbara
Toi que je ne connaissais pas
Toi qui ne me connaissais pas
Rappelle-toi
Rappelle-toi quand même ce jour-là
N'oublie pas
Un homme sous un porche s'abritait
Et il a crié ton nom
Barbara

Et tu as couru vers lui sous la pluie
Ruisselante ravie épanouie
Et tu t'es jetée dans ses bras
Rappelle-toi cela Barbara
Et ne m'en veux pas si je te tutoie
Je dis "tu" à tous ceux que j'aime
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment
Même si je ne les connais pas

Rappelle-toi Barbara
N'oublie pas
Cette pluie sur la mer
Sur ton visage heureux

Sur cette ville heureuse
Cette pluie sur la mer
Sur l'arsenal
Sur le bateau d'Ouessant
Oh! Barbara
Quelle connerie la guerre
Qu'es-tu devenue maintenant
Sous cette pluie de fer
De feu, d'acier, de sang
Et celui qui te serrait dans ses bras
Amoureusement
Est-il mort disparu ou bien encore vivant
Oh! Barbara
Il pleut sans cesse sur Brest
Mais ce n'est plus pareil et tout est abimé
C'est une pluie de deuils terrible et désolée
Ce n'est même plus l'orage
De fer, d'acier, de sang
Tout simplement des nuages
Qui crèvent comme des chiens
Des chiens qui disparaissent
Au fil de l'eau sur Brest
Et vont pourrir au loin
Au loin très loin de Brest
Dont il ne reste rien.

COMPAGNONS DES MAUVAIS JOURS (Jacques Prévert)

Compagnons des mauvais jours
Je vous souhaite une bonne nuit
Et je m'en vais
La recette a été mauvaise,
C'est de ma faute...
Tous les torts

sont de mon côté
J'aurais dû vous écouter
j'aurais dû faire
le beau caniche
c'est un numéro qui plait
me je n'en ai fait qu'à ma tête
et puis je me suis énervé
et j'ai chanté l'histoire trop triste
d'un pauvre chien abandonné
Les gens ne viennent pas au concert
Pour entendre hurler à la mort
Et cette chanson de la fourrière
Nous a causé la plus grand tort!

Compagnons des mauvais jours
Je vous souhaite une bonne nuit
Dormez,
Rêvez,
Moi je prends ma casquette
Et puis deux ou trois cigarettes
Dans le paquet
Et je m'en vais...

Compagnons des mauvais jours
pensez à moi quelque fois
plus tard quand vous serez réveillés
pensez à celui qui chante en souriant,
un air désolé
quelque part le soir
au bord de la mer
et qui fait en suit'
la quêt't pour acheter
de quoi manger
et de quoi boire.

Compagnons des mauvais jours
Je vous souhaite une bonne nuit...

Dormez,
Rêvez,
Moi. je m'en vais...

Viktor Ullmann (1898- 1944)

Geistlicher Lieder op. 20

Christmas Morning in Dornach (Percy MacKaye)

I met God walking leisurely. So calm the time, so keen the air, it seemed a simple thing to see him walking there. His little son was at his side. They held each other by hand. Under a shining cloud they eyed the shadowy land. The cloud, the father and his son all moved with such melodious pace it was as if they went in one encircling grace. My heart, that beat so quick and wild, right then I felt its fears allay. "Grüss Gott!" I said. The Three all smiled: "Grüss Gott!" said they.

Chinesische Lieder (Nachdichtung von Klabund)

1. Wanderer erwacht in der Herberge

Ich erwache leicht geblendet, ungewohnt eines fremden Lagers. Ist es Reif, der über Nacht den Boden weiss befiel? Ich schau in den Mond, neige das Haupt, denk' an mein Wanderziel.

2. Der müde Soldat

Ein kahles Mädchen. Heckblass entlaubt. Sie steht am Weg, ich gehe weit vorbei. So steh'n sie alle Reih' an Reih' und Haupt an Haupt. Was weiss ich noch von heiligen Gewässern, was von des Dorfes Abendrot. Ich bin gespickt mit tausend Messern und müde...müde von dem vielen Tod. Der Kinder Augen sind wie goldner Regen, in ihren Händen glüht die Schale Wein. Ich will mich unter Bäumen schlafen legen und kein Soldat mehr sein.

***Vor der ewigkeit* (Hans Günther Adler)**

Immer inmitten, immer inmitten durch alle Wunderbezirke geschritten, ferne der Heimat doch nahe dem Born, was hat nicht die Seele alles erlitten, bald streift sie im Moose, bald reisst sie der Dorn immer inmitten, immer inmitten.

Immer inmitten, immer inmitten zwischen Verzagen und brünstigem Bitten findet der Mensch sich ins bergende Haus, langsam vergisst er, was er gestritten, endigt ihm einmal gespenstischer Braus immer inmitten, immer inmitten.

Immer inmitten, immer inmitten, kommt schlafend der Tod in das Leben geritten. Prasselnde Weise, seltsam verklirrt. Sagen kann niemand, was morgen nun wird: immer inmitten, immer inmitten.

3 Lieder op.37 (Conrad Ferdinand Meyer). Dem Andenken meiner lieben Mutter.

Erneuert in Theresienstadt Herbst 1942

1. Schnitterlied

Wie schnitten die Saaten, wir Buben und Dirnen, mit nackenden Armen und triefenden Stirnen, von donnernden, dunklen Gewittern bedroht. Gerettet das Korn! Und nicht Einer, der darbe! Von Garbe zu Garbe ist Raum für den Tod. Wie schwellen die Lippen des Lebens so rot! Hoch thronet ihr Schönen auf güldenen Sitzen, in strotzen den Garben, umflimmert von Blitzen, nicht eine, die darbe, wir bringen das Brot! Zum Reigen, zum Tanze, zur tosenden Runde! Von Munde zu Munde ist Raum für den Tod. Wie schwellen die Lippen des Lebens so rot!

2. Säespruch

Bemesst den Schritt, bemesst den Schwung. Die Erde bleibt noch lange jung! Hier fällt ein Korn, das stirbt und ruht. Die Ruh' ist süß, es hat es gut. Dort

eins, das aus der Scholle bricht. Es hat es gut süß ist das Licht. Und keines fällt aus dieser Welt und jedes fällt, wie's Gott gefällt.

3. Die Schweizer

Sie kommen mit dröhnenden Schritten entlang den von Raffaels Fresken verherlichten Gang, in der puffigen alten, historischen Tracht, als riefte das Horn sie zur Murtener Schlacht: "Herr heiliger Vater, der Gläubigen Hort, so kann es nicht gehn und so geht es nicht fort! Du sparst an den Kohlen, du knickerst am Licht an deinen Helvetiern knaus're du nicht. Wenn den Himmel ein heiliger Vater gewann, ergibt es zwölf Taler jeglichen Mann so wär's und so bleibt's von Geschlecht zu Geschlecht, wir pochen auf unser historisches Recht. Herr heiliger Vater, du weisst wer wir sind, bescheidene Leute von Ahne zu Kind. Doch werden wir an den Moneten gekürzt, wir kommen wie brüllende Löwen gestürzt! Her heiliger Vater, die Taler heraus, sonst räumen wir Kisten und Kasten im Haus. Potz Donner und Hagel und höllischer Pfuhl, wir versteigern dir den apostolischen Stuhl." Der heilige Vater bekreuzt sich entsetzt und zaudert und langt in die Tasche zuletzt. Da werden die Löwen zu Lämmern im Nu. "Herr heiliger Vater, jetzt segne uns du!".

Ilse Weber (1903-1944)

Ich wandre durch Theresienstadt

Ich wandre durch Theresienstadt, das Herz so schwer wie Blei. Bis jäh mein Weg ein Ende hat, dort knapp an der Bastei.

Nach Haus! du wunderbares Wort, du machst das Herz mir schwer. Man nahm mir mein Zuhause fort, nun hab ich keines mehr.

Ich wende mich betrübt un matt, so schwer wird mir dabei: Theresienstadt, Theresienstadt, wann wohl das Leid ein ende hat, wann sind wir wieder frei?

Ade, Kamerad

Ade, Kamerad, hier teilt sich der Pfad, denn Morgen muss ich fort. Ich scheide von dir, man treibt mich von hier, ich geh mit dem Polentransport.

Du gabst mir oft Mut. Treu warst du und gut, zum Helfen immer bereit. Ein Druck deiner Hand hat die Sorgen gebannt. Wir trugen gemeinsam das Leid, wir trugen gemeinsam das Leid. Ade, Kamerad, um dich ist es schad. Der Abschied wird mir schwer. Verlier nicht den Mut, ich war dir so gut. Jetzt sehn wir uns nimmermehr, jetzt sehn wir uns nimmermehr.

Und der Regen rinnt

Und der Regen rinnt, und der Regen rinnt, ich denk im Dunkeln an dich mein Kind. Hoch sind die Berge und tief ist das Meer, mein Herz ist müd und sehnsuchtsschwer. Und der Regen rinnt, und der Regen rinnt, warum bist du so fern, mein Kind?

Und der Regen rinnt, und der Regen rinnt, Gott selbst hat uns getrennt mein Kind. Du sollst nicht Leid und Elend sehn, sollst nicht auf steinigem Gassen gehn. Und der Regen rinnt, und der Regen rinnt, hast du mich nicht vergessen, Kind?

Wiegala

Wiegala, wiegala, weier, der Wind spielt auf der Leier. Er spielt so süß im grünen Ried, die nachtigall, die singt ihr Lied. Wiegala, wiegala, weier, der Wind spielt auf der Leier.

Wiegala, wiegala, werne, der Mond ist die Laterne. Er steht am dunklen Himmelszelt und schaut hernieder auf die Welt. Wiegala, wiegala, werne, der Mond ist die Laterne.

Wiegala, wiegala, wille, wie ist die Welt so stille. Es stört kein Laut die süsse Ruh, schalf, mein Kindchen, schlaf auch du. Wiegala wiegala, wille, wie ist die Welt so stille.

TRADUCCIÓN CASTELLANO

Joseph Kosma (1905-1969)

La caza del niño (Jacques Prévert)

¡Bandido! ¡Gamberro! ¡Ladrón! ¡Granuja!

Por encima de la isla se ven los pájaros
Alrededor de la isla hay agua

¡Bandido! ¡Gamberro! ¡Ladrón! ¡Granuja!

Qué son esos gritos

¡Bandido! ¡Gamberro! ¡Ladrón! ¡Granuja!

Es la jauría de gente honesta
Que da caza al niño
Él había dicho
He tenido suficiente con el reformatorio
Y los guardias a golpes con las llaves habían roto sus dientes
Y luego lo dejaron tirado sobre el cemento

¡Bandido! ¡Gamberro! ¡Ladrón! ¡Granuja!

Ahora se ha escapado
Y como un animal perseguido
Galopa durante la noche
Y todos galopan detrás de él

Los gendarmes los turistas los propietarios los artistas

¡Bandido! ¡Gamberro! Ladrón! ¡Granuja!

Es la jauría de gente honesta
Que da caza al niño
Para cazar al niño no se precisa un permiso
Toda la gente buena se pone a ello

Qué es aquello que nada en la noche
Qué son esos destellos esos ruidos
Es un niño que se escapa
Le disparan con fusiles

¡Bandido! ¡Gamberro! ¡Ladrón! ¡Granuja!

Todos esos señores en la orilla
Con las manos vacías verdes de ira

¡Bandido! ¡Gamberro! ¡Ladrón! ¡Granuja!

¡Alcanzarás el continente! ¡Alcanzarás el continente!

Por encima de la isla se ven los pájaros
Alrededor de la isla hay agua.

Bárbara (Jacques Prévert)

Acuérdate, Bárbara.
Aquel día llovía sin cesar en Brest
y tu caminabas sonriendo,
radiante, contenta, empapada
bajo la lluvia.
Acuérdate Bárbara.
Llovía sin cesar en Brest
y yo me crucé contigo en la calle Siam.
Tú sonreías

y yo sonreía de igual modo.
Acuérdate, Bárbara.
Tú, a quien yo no conocía.
Tú, que no me conocías.
Acuérdate.
Acuérdate de aquel día a pesar de todo.
No lo olvides.
Un hombre bajo un porche se abrigaba
y gritó tu nombre:
Bárbara

Tú corriste hacia él bajo la lluvia,
empapada, contenta, radiante,
y te arrojaste a sus brazos.
Recuerda aquello, Bárbara,
y no te enfades si te tuteo,
yo tuteo a aquellos que amo,
aunque solo los haya visto una vez.
Yo tuteo a aquellos que se aman,
incluso aunque no los conozca.

Acuérdate, Bárbara.
No lo olvides.
Esta lluvia sobre la mar,
sobre tu alegre rostro,
sobre esta alegre ciudad.
Esta lluvia sobre la mar,
sobre el arsenal,
sobre el barco de Ouessant.
¡Oh, Bárbara!
Qué estupidez la guerra.
En que te conviertes ahora
bajo esta lluvia de hierro,
de fuego, de acero, de sangre.
Aquel que te estrechó entre sus brazos
cariñosamente,
¿estará muerto o seguirá con vida?
¡Oh, Bárbara!
Llueve sin cesar en Brest,

pero no es lo mismo y todo está destrozado.
Es una lluvia de luto terrible y desolada.
Ya ni siquiera es una tormenta
de hierro, de acero, de sangre;
simplemente nubes
que agonizan como perros,
perros que desaparecen
por el agua de Brest
y se pudrirán a lo lejos.
Lejos, muy lejos de Brest,
de la que no queda nada.

Las hojas muertas (Jacques Prévert)

Oh, me gustaría tanto que recordaras
los días felices cuando éramos amigos;
en aquellos tiempos la vida era más bella
y el sol más cálido que hoy.
Las hojas muertas se recogen con una pala,
como ves no lo he olvidado.
las hojas muertas se recogen con una pala,
los recuerdos y las penas también,
y el viento del norte se los lleva,
durante la fría noche del olvido.
Como ves, no he olvidado
la canción que tú me cantabas...
Es una canción que nos representa,
tú que me amabas, y yo que te amaba.
Los dos vivíamos juntos,
tú que me amabas, y yo que te amaba.
Y la vida separa a aquellos que se aman,
en silencio, sin el mínimo ruido.
Y el mar borra de la arena
las pisadas de los amantes separados.

Las hojas muertas se recogen con una pala,
Los recuerdos y las penas también,
pero mi silencioso y fiel amor
siempre sonrío y agradece la vida.

Yo te quise tanto, tú eras tan bonita.
Cómo quieres que te olvide;
en aquellos tiempos la vida era más bella
y el sol más cálido que hoy.
Tú eras mi más dulce amiga...
Pero no me queda más que la pena
y la canción que siempre cantabas.
¡Siempre la oiré!
Es una canción que nos representa,
tú que me amabas, y yo que te amaba.
Los dos vivíamos juntos,
tú que me amabas, yo que te amaba.
Y la vida separa a aquellos que se aman,
en silencio, sin el mínimo ruido.
Y el mar borra de la arena
las pisadas de los amantes separados...

Los pájaros de tus pesares (Jacques Prévert)

Lluvia de plumas, plumas de lluvia...
Aquella que te amaba ya no está.
¿Qué queréis de mí, pájaros?
Plumas de lluvia, lluvia de plumas...
Desde que tú ya no estás, yo ya no sé,
ya no sé dónde estoy.
Lluvia de plumas, plumas de lluvia,
ya no sé qué hacer.
Manto de lluvia, lluvia de carbón...
Es posible que nunca más
Plumas de carbón... ¡Fuera de aquí, golondrinas!
Abandonad vuestros nidos... ¿Cómo? ¿Qué? ¿No es acaso la estación de la
migración?...

No me importa, salid de esta habitación.
¡Golondrinas de la mañana!
Golondrinas de la noche, partid... ¿Adónde? ¿Cómo? Quedaos entonces,
seré yo quien se vaya...
Plumas de carbón, carbón de plumas, me iré hacia ninguna parte

y, luego, por todas partes.
Quedaos aquí, pájaros de la desesperación.
Quedaos aquí...
Sentíos como en vuestra casa.

Compañeros de los malos tiempos (Jacques Prévert)

Compañeros de los malos tiempos,
os deseo una buena noche.
Yo me voy,
el camino no ha sido el correcto.
Es culpa mía...
Todos los errores
los cometí yo.
Debí haberos escuchado,
debí haber hecho
el caniche bonito,
es un número que gusta mucho.
Pero hice lo que me pareció
y, luego, me sabía enervado
y canté la historia demasiado triste
del pobre perrito abandonado.
La gente no viene a un concierto
para escuchar un aullido a la muerte.
Y esta canción de la perrera
¡nos ha infligido un gran dolor!

Compañeros de los malos tiempos,
os deseo una buena noche.
Dormid,
Soñad.
Yo tomo mi gorra,
y dos o tres cigarrillos
en el paquete,
y me voy...

Compañeros de los malos tiempos,
acordaos de mí alguna vez,
más tarde cuando despertéis

pensad en aquel que canta sonriendo,
con aspecto desolado,
en algún lugar de la noche
al borde del mar,
quien después emprenderá
la búsqueda para comprar
algo que comer
y algo que beber.

Compañeros de los malos tiempos,
os deseo una buena noche...
Dormid,
Soñad.
Yo me voy...

Viktor Ullmann (1898-1944)

Canciones espirituales, op. 20

Mañana de Navidad en Dornach (Percy MacKaye)

Caminando sin prisa, me encontré con Dios.
Tan pausado el tiempo, tan cortante el aire,
que parecía normal verlo caminar por allí.

Su pequeño hijo estaba a su lado.
Cogidos el uno al otro de la mano.
Bajo una brillante nube, contemplaban la sombría tierra.

La nube, el padre y su hijo,
todos se movían con un paso tan melodioso
que parecían caminar en una gracia envolvente.

Mi corazón, rápido y desbocado latía,
justo entonces sentí que se disipaban sus temores.
—¡Con Dios! —les dije.
Los Tres sonrieron: «¡con Dios!» dijeron.

Lieder chinos (versión libre sobre poemas de Klabund)

1. El caminante se despierta en la posada

Me despierto levemente cegado, no acostumbrado
a un lecho extraño. ¿Es escarcha lo que
de blanco cubrió el suelo durante la noche?
Levanto la cabeza, observo la luna,
inclino la cabeza, pienso en el destino de mi viaje.

2. El soldado cansado

Una muchacha rapada. Pálida nuca deshojada.
Parada ella en el camino, paso yo por delante.
Todos de pie, fila tras fila
y cabeza tras cabeza.
¿Qué recuerdo aún de las aguas sagradas,
del arbol vespertino en la aldea?
Mil cuchillos me punzan
y estoy cansado..., cansado de tanta muerte.
Los ojos de los niños son como lluvia de oro,
en sus manos brilla el cáliz de vino.
Tumbarme quiero a dormir bajo los árboles
y dejar de ser soldado.

Antes de la eternidad (Hans Günther Adler)

Siempre en medio, siempre en medio,
tantas maravillosas regiones recorridas,
lejos de la patria aunque cerca de la fuente,
¡qué no habrá padecido el alma!
Ya el musgo la roza,
ya la espina la rasga
siempre en medio, siempre en medio.

Siempre en medio, siempre en medio,
entre el desaliento y la ferviente súplica

se halla el hombre en la casa que lo protege,
lentamente olvida por lo que ha peleado,
de una vez termina en él la terrorífica agitación
siempre en medio, siempre en medio.

Siempre en medio, siempre en medio,
dormida entra la muerte cabalgando en la vida.
Crepitante melodía que tintinea de extraña manera.
Nadie puede decir lo que ocurrirá mañana:
siempre en medio, siempre en medio.

3 *lieder* op.37 (Conrad Ferdinand Meyer). En memoria de mi querida madre.

Revisado en Theresienstadt, otoño de 1942

1. ***Canción del segador***

Trillábamos las semillas, nosotros, chicos y chicas,
con los brazos desnudos y las frentes empapadas,
amenazados por atronadoras y oscuras tormentas.
¡Salvad el grano! ¡Y ni uno padecerá hambre!
De gavilla a gavilla,
hay sitio para la muerte.
¡Qué henchidos y sonrojados los labios de la vida!

Sobre dorados tronos, hermosas, en lo alto domináis
entre gavillas rebosantes de relámpagos rodeadas.
No habrá una que padezca hambre ¡traemos el pan!
¡Danzad en corro, bailad, una vuelta atronadora!
De boca a boca,
hay sitio para la muerte.
¡Qué henchidos y sonrojados los labios de la vida!

2. ***Refrán de siembra***

Medid el paso, medid el impulso.
¡La tierra se mantendrá joven mucho tiempo!
Aquí cae un grano, que muere y reposa.

El descanso es dulce, le hace bien.
Allí hay uno que rompe el terrón.
La luz es suave, le hace bien.
Y ninguno cae fuera de este mundo
y todo cae como le complace a Dios.

3. **Los suizos**

Con atronadores pasos caminan por
el corredor glorificado por los frescos de Rafael,
con sus antiguos y abombados trajes históricos,
como si el cuerno los llamara a la batalla de Murten:

«Santo padre, señor, refugio de los creyentes,
¡así no se puede seguir y no se seguirá!
Ahorras en carbón, escatimas en la luz,
no seas cicatero con tus helvéticos.

Cuando un santo padre ganaba el cielo,
cada hombre recibía doce táleros,
así era y así será de generación en generación,
reclamamos nuestro histórico derecho.

Santo padre, señor, sabes quiénes somos,
gente humilde, desde la abuela hasta el niño.
Pero si se nos recorta el dinero,
¡como rugientes leones venimos presto!

Santo padre, señor, ¡sacad los táleros!
o de la casa cajas y cajones sacaremos.
Caigan rayos y truenos e infernales granizadas,
la Santa Sede subastaremos.»

El santo padre se santigua espantado,
vacila y, al final, en la bolsa mete la mano.
En un instante, los leones son corderos.
«Santo padre, señor, ahora bendícenos.»

Ilse Weber (1903-1944)

Camino por Theresienstadt

Camino por Theresienstadt,
con el corazón pesado como el plomo.
De pronto, mi camino se termina,
allí cerca del baluarte.

¡A casa! Maravillosa palabra,
haces que me pese el corazón.
Me arrebataron mi casa,
ya no tengo ninguna.

Afligida y cansada me vuelvo,
tan duro me resulta esto:
Theresienstadt, Theresienstadt,
¿cuándo terminará el sufrimiento?
¿Cuándo volveremos a ser libres?

Adiós, camarada

Adiós, camarada,
aquí se divide el sendero,
pues mañana partiré.
De ti me despido,
de aquí me llevan,
me voy en el tren de Polonia.

A menudo, me diste valor,
fuiste leal y bueno,
siempre dispuesto a ayudar.
Un apretón de tu mano

conjuraba las penas.
Juntos soportábamos el dolor.

Adiós, camarada,
es triste perderte,
difícil será despedirme.
No pierdas el valor,
estaba tan bien contigo.
Ahora, nunca nos volveremos a ver.

Y la lluvia cae

Y la lluvia cae, y la lluvia cae,
en la oscuridad pienso en ti, hijo mío.
Altas son las montañas, profundo es el mar,
cansado está mi corazón, le pesa la añoranza.
Y la lluvia cae, y la lluvia cae,
¿por qué estás tan lejos, hijo mío?

Y la lluvia cae, y la lluvia cae,
el mismo Dios nos ha separado, hijo mío.
No debes ver el dolor ni la miseria,
no debes ir por pedregosos callejones.
Y la lluvia cae, y la lluvia cae,
¿no me has olvidado, hijo?

Wiegala (nana)

Wiegala, wiegala, weier,
el viento toca la lira.
Dulce toca en el junco verde,
el ruiseñor canta su canción.
Wiegala, wiegala, weier,
el viento toca la lira.

Wiegala, wiegala, werne,

la luna es la linterna.
Desde el oscuro firmamento,
observa abajo el mundo.
Wiegala, wiegala, werne,
la luna es la linterna.

Wiegala, wiegala, wille,
¡cuán silencioso está el mundo!
Ni un sonido perturba el dulce reposo,
duerme, hijito, duerme también tú.
Wiegala wiegala, wille,
¡cuán silencioso está el mundo!

EUSKARAZKO ITZULPENA

Joseph Kosma (1905-1969)

Mutikoaren harrapaketa (Jacques Prévert)

Alproja! Ganberroa! Lapurra! Lotsagabea!

Uharte gainean txoriak ikusten dira
Uharte inguruan ura dago

Alproja! Ganberroa! Lapurra! Lotsagabea!

Zer dira oihu horiek

Alproja! Ganberroa! Lapurra! Lotsagabea!

Pertsona zintzoek ehiza-txakurrak dirudite
mutikoa harrapatzen.

Mutikoak esan zuen
nahikoa izan zuela erreformatarioarekin
eta guardiek hortzak apurtuko zizkiotela, kolpeka, giltzekin,
eta gero zementuan botata utzi zutela

Alproja! Ganberroa! Lapurra! Lotsagabea!

Orain ihes egin du
eta jazarritako animaliak bezala
lauhazka dabil gauean zehar,
eta denak haren atzetik lauhazka doaz
jendarmeak, turistak, jabeak, artistak

Alproja! Ganberroa! Lapurra! Lotsagabea!

Pertsona zintzoek ehiza-txakurrak dirudite
mutikoa harrapatzen.
Mutikoa harrapatzeko baimen bat behar da
Jende zintzo guztiak horri ekin dio

Zer da gauean igeri dabilen hori?
Zer dira distira horiek, zarata horiek?
Ihesi doan haur bat da,
fusilekin tiro egiten diote

Alproja! Ganberroa! Lapurra! Lotsagabea!

Ertzean dauden gizon horiek guztiak,
esku hutsik, amorruek jota

Alproja! Ganberroa! Lapurra! Lotsagabea!

Kontinentera iritsiko zara! Kontinentera iritsiko zara!

Uharte gainean txoriak ikusten dira
Uharte inguruan ura dago

Bárbara (Jacques Prévert)

Gogoratu, Bárbara.
Egun euritsua zen Brest-en
eta irribarretsu zenbiltzan,

pozarren, alai, blai eginda
euripean.
Gogoratu, Bárbara.
Egun euritsua zen Brest-en
eta zurekin gurutzatu nintzen Siam kalean.
Zu irribarretsu zinen
eta baita ni ere.
Gogoratu, Bárbara.
Zuk, ez zintudan ezagutzen.
Zuk, ez ninduzun ezagutzen.
Gogoratu.
Gogoratu egun hura beste guztia gorabehera.
Ez ahaztu.
Gizon bat arkupearen babespean zegoen
eta zure izena oihukatu zuen:
Bárbara

Harengana korrika joan zinen euripean,
blai eginda, alai, pozarren,
eta haren besoetara jauzi egin zenuen.
Gogoratu hori, Bárbara,
ez haserretu horrela esaten badizut,
horrela egiten baitiet maite ditudanei,
behin ikusi baditut ere.
Horrela egiten diet elkar maite dutenei,
ezagutzen ez baditut ere.

Gogoratu, Bárbara.
Ez ahaztu.
Euria itsaso gainean,
zure aurpegi alaiaren gainean,
hiri alai honen gainean.
Euria itsaso gainean,
armategiaren gainean,
Ouessantgo itsasontzi gainean.
O, Bárbara!
A zer ergelkeria den gerra.
Zer bihurtzen zara orain
euri honen azpian: burdinezkoa da eta,

suzkoa, altzairuzkoa, odolezkoa.

Maitekor

besarkatu zintuen hura,

hilda ote da edo bizirik jarraituko du?

O, Bárbara!

Euria ari du etengabe Brest-en,

baina ez da gauza bera eta dena dago suntsituta.

Dolu-euri izugarri eta mingarria da.

Jada ez da burdinezko, altzairuzko

eta odolezko ekaitza ere;

lainoak besterik ez dira,

hiltorian, txakurrak bezala,

Brest-eko uretan barrena

desagertzen diren eta urrunean

ustelduko diren txakurrak bezala.

Urrun, Brest-etik oso urrun,

guztiz suntsitutako herritik urrun.

Hildako hostoak (Jacques Prévert)

O, izugarri gustatuko litzaidake lagunak gineneko

zorioneko egunak gogoratuko bazenitu;

garai hartan bizitza ederragoa zen,

eta eguzkia gaur baino epelagoa.

Hildako hostoak palaz jasotzen dira,

ikusten duzunez, ez zait ahaztu.

Hildako hostoak palaz jasotzen dira,

eta baita oroitzapenak eta bihozminak ere,

eta ipar haizeak eramaten ditu,

ahantzuraren gau hotzean.

Ikusten duzunez, ez zait ahaztu

abesten zenidan abestia...

Abesti horrek irudikatu egiten gaitu,

zuk maite ninduzun, eta nik maite zintudan.

Elkarrekin bizi ginen biok,

zuk maite ninduzun, eta nik maite zintudan.

Eta bizitzak elkar maite duten horien banantzen ditu,

isilik, inongo zaratarik gabe.

Eta itsasoak hondarretatik ezabatzen ditu

banandutako maitaleen oinatzak.

Hildako hostoak palaz jasotzen dira,
eta baita oroitzapenak eta bihozminak ere,
baina ene maitasun isil eta leialak
beti egiten du irribarre eta bizitza eskertzen du.
Hainbeste maite zintudan, hain zinen polita.
Nola nahi duzu zu ahaztea;
garai hartan bizitza ederragoa zen,
eta eguzkia gaur baino epelagoa.
Zu zinen nire lagunik gozoena...
Baina orain bihozmina besterik ez dut
eta beti abesten zenuen abestia.
Beti entzungo dut!
Abesti horrek irudikatu egiten gaitu,
zuk maite ninduzun, eta nik maite zintudan.
Elkarrekin bizi ginen biok,
zuk maite ninduzun, eta nik maite zintudan.
Eta bizitzak elkar maite duten horien banantzen ditu,
isilik, inongo zaratarik gabe.
Eta itsasoak hondarretatik ezabatzen ditu
banandutako maitaleen oinatzak...

Zure atsekabeen txoriak (Jacques Prévert)

Luma jasa, luma jasa ...
Maite zintuen hura ez dago jada.
Zer nahi duzue nigandik, txoriok?
Luma jasa, luma jasa ...
Zu ez zaudenetik, ez dakit,
ez dakit non nagoen ere.
Luma jasa, luma jasa,
ez dakit zer egingo dudan.
Eurizko mantua, ikatzezko euria ...
Baliteke inoiz ez...
Ikatzezko lumak... Ospa hemendik enarak!
Utzi zuen habiak... Nola? Zer? Ez al da migratzeko sasoia?...

Bost axola niri, irten gela honetatik.
Goizeko enarak!
Gaueko enarak, zoazte... Nora? Nola? Geratu, orduan,
ni joango naiz eta...
Ikatzezko lumak, luma-ikatz, inorako bidea hartuko dut
eta, ondoren, leku guztietarako.
Geratu hemen etsipenaren txoriok.
Geratu hemen...
Sentitu etxean bezala.

Garai txarretako adiskideok (Jacques Prévert)

Garai txarretako adiskideok,
gau ona opa dizuet.
Ni banoa,
bidea ez da egokia izan.
Nire errua da...
Akats guztiak
nik egin nituen.
Kasu egin behar nizuen,
kanixe politarena
egin behar nuen,
jendeari gustatzen zaion emanaldia da.
Nahi nuena egin nuen ordea,
eta, gero, suminduta nengoela
abandonatutako txakur gaixoaren
istorio tristeegia abestu nuen.
Jendea ez da kontzertuetara etortzen
heriotzari egindako ainuriak entzuteko.
Eta txakurtegiko abestik horrek
min handia egin digu!

Garai txarretako adiskideok,
gau ona opa dizuet.
Egizue lo,
egizue amets.
Txapela hartuta,
eta bizpahiru zigarro

paketean sartuta,
banoa...

Garai txarretako adiskideok,
oroit nazazue noiz edo noiz,
geroago, esnatzean
gogoan izan irribarretsu abesten duen hura,
itxura samingarriarekin,
gaueko lekuren batean
itsasoaren ertzean,
zeina gero hasiko baita bilatzen,
eros daitekeen zerbait,
jateko zerbait
eta edateko zerbait.

Garai txarretako adiskideok,
gau ona opa dizuet...
Egizue lo,
egizue amets.
Ni banoa...

Viktor Ullmann (1898-1944)

Abesti espiritualak, 20. op.

Eguberri goiza Dornachen (Percy MacKaye)

Patxadaz oinez nindoala, Jainkoarekin topo egin nuen.
Hain zen patxadatsua denbora, hain zorrotza airea,
arrunta zirudiela bera handik ibiltzen ikustea.

Bere semetxoa haren ondoan zegoen.
Elkarri eskutik helduta zeuden.
Laino distiratsu baten azpitik lur ilunari so.

Lainoa, aita eta haren semea,
denak zebiltzan ibilera hain eztiarekin,

ezen graziak inguratzen zituela baitzirudien.

Ene bihotzaren taupadak azkarrak eta zoroak ziren,
Orduantxe sentitu nuen haren ikarak uxatu zirela.

–Zoazte ongi! —esan nien.

Hirurek irribarre egin zuten: «Zoaz ongi!» esan zuten.

Lieder txinatarrak (Klabund-en poemetan oinarrituz egindako bertzio librea)

1. **Bidaztia bentan esnatzen da**

Zertxobait itsututa esnatu naiz, ez bainago ohituta

ohe arrotz honetara. Antzigarra al da

gauean lurra zuriz estali duena?

Burua goratzen dut, ilargiari so egiten diot,

burua makurtzen dut, nire bidaiaren norakoan pentsatzen dut.

2. **Soldadu nekatua**

Neska kaskamotz bat. Hostoak galdutako garondo zurbila.

Bidean geldirik dago eta haren aurretik igarotzen naiz.

Denak zutik, lerroz lerro,

buru bat bestearen atzetik.

Zer oroitzen dut oraindik ur sakratuetatik,

herrixkako arratsaldeko oskorritik?

Milaka labanek sastatzen naute

eta nekatuta nago... nekatuta hainbeste heriotzarekin.

Haurren begiak urrezko euria bezalakoak dira,

haien eskuetan dirdiratzten du ardo-kalizak.

Etzanda lo egin nahi dut zuhaizpean

eta soldadu izateari utzi.

Betikotasunaren aurretik (Hans Günther Adler)

Beti erdian, beti erdian,

hainbeste eskualde zoragarrietan barrena,

aberritik urrun, baina iturritik gertu,

hainbeste sufritu du arimak!
goroldioak jada doi-doi ukitzen du,
arantzak jada urratzen du
beti erdian, beti erdian.

Beti erdian, beti erdian,
etsipenaren eta erregu kartsuen artean
dago etxean hura babesten duen gizona,
pixkanaka ahazten du zergatik borrokatu den,
behingoz amaitu da harengan asaldura izugarria
beti erdian, beti erdian.
Betu erdian, beti erdian,
Lo sartzen da herioa bizitzan zamalkatuz.
Txinpartazko doinuak tintin bitxiak egiten ditu.
Inork ezin du iragarri bihar zer gertatuko den:
beti erdian, beti erdian.

3 lieder, 37. op. (Conrad Ferdinand Meyer). Ene ama maitearen oroimenez.

1. *Segalariaren abestia*

Haziak trailatzen genituen, guk, neska-mutilok,
besoak biluzik eta kopetak bustita genituela,
ekaitz burrunbatsu eta ilunen mehatxupearan.
Salbatu aleak! Eta inor ez da gose izango!
Sortatik sortara,
Heriotzarentzako lekua dago.
Zein aseak eta gorrituak bizitzaren ezpainak!

Urre koloreko tronuen gainean, eder, ikusmenean duzue,
gainezka egiten duten sorten artean, tximistargiz inguratuta.
Bakar bat ere ez da gose izango, ekarri ogia!
Dantzatu korroan, dantzatu, itzuli burrunbatsu bat!
Ahotik ahora,
heriotzarentzako lekua dago.
Zein aseak eta gorrituak bizitzaren ezpainak!

2. **Ereiteko erretra**

Neurtu oinkada, neurtu indarra.
Lurra luzaroan mantenduko da gazte!
Hemen erortzen da alea, hil eta jalkitzeko.
Atsedena patxadatsua da, ongi datorkio.
Han batek zokorra hautsi du.
Argia leuna da, ongi datorkio.
Eta bat ere ez da mundu honetatik kanpo erori
eta dena erortzen da Jainkoak gogoko duen moduan.

3. **Suitzarrak**

Oinkada burrunbatsuz dabilta
Rafaelen freskoek loriatutako korridorean zehar,
haien jantzi historiko zahar eta puztuekin,
adarrak Murtengo gudura deituko balitu bezala:

«Aita Donea, jauna, fededunen aterpe,
ezin da horrela jarraitu eta ez da jarraituko!
Ikatza aurrezten duzu, argi urria ematen diguzu,
ez izan zuhurra zure suitzarrekin.

Aita santu bat zerura iristen zenean,
gizon bakoitzak hamabi talero jasotzen zituen,
hala zen eta hala zen, belaunaldiz belaunaldi;
gure eskubide historikoa irmoki eskatzen dugu.

Aita Donea, jauna, badakizu nortzuk garen,
jende apala, amonatik hasi eta haurreraino.
Baina dirua mugatuz gero,
lehoiek bezala orro egiten dugu berehala!

Aita Donea, jauna, atera taleroak!
Edo etxeetatik kaxak eta kaxoiak aterako ditugu.
Tximista, trumoi eta txingor zaparrada izugarriekin bada ere,
Aulki Santua enkantean jarriko dugu.»

Aita Doneak izututa egiten du aitaren,
duda egiten du eta, azkenean, eskua poltsan sartzen du.
Istant batean, lehoiak bildots bihurtu dira.
«Aita Donea, jauna, bedeinka gaitzazu orain.»

Ilse Weber (1903-1944)

Theresienstadt-etik nabil

Theresienstadt-etik nabil,
bihotza beruna bezain astun dudala.
Bat-batean, nire bidea amaitzen da,
han, gotorlekutik gertu.

Etxera! Zer hitz zoragarria,
bihotza astun bihurtzen didazu.
Kendu egin zidaten,
eta orain ez dut etxerik.

Atsekabetuta eta nekatuta itzultzen naiz,
hain da gogorra hau:
Theresienstadt, Theresienstadt,
noiz amaituko da sufrimendua?
Noiz izango gara berriro ere libre?

Agur, burkide

Agur, burkide,
hemen bereizten da bidea,
bihar banoa eta.
Agur esaten dizut,
hemendik eramango naute,
Poloniako trenean noa.

Sarritan, adorea eman zenidan,
leiala eta zintzoa izan zinen,

beti laguntzeko prest.
Zure bosteko batekin
uxatzen ziren bihozminak.
Elkarrekin pairatzen genuen oinazea.

Agur, burkide,
tristea da zu galtzea,
zaila da agur esatea.
Ez galdu adorea,
hain ondo nengoen zurekin.
Orain, ez dugu inoiz berriz elkar ikusiko.

Eta euria ari du

Eta euria ari du, eta euria ari du,
ilunpetan zugar pentsatzen dut, seme.
Garaiak dira mendiak, sakona da itsasoa,
nekatuta dut bihotza, malenkoniaren zamarekin.
Eta euria ari du, eta euria ari du,
zergatik zaude hain urrun, seme?

Eta euria ari du, eta euria ari du,
Jainko berberak banandu gaitu, seme.
Ez itzazu ikusi mina eta miseria,
ez zaitez ibili kalezulo harritsuetatik.
Eta euria ari du, eta euria ari du,
ez al nauzu ahaztu, seme?

Wiegala (sehaska-kanta)

Wiegala, wiegala, weier,
haizeak lira jotzen du.
Eztiki kantatzen du ihi berdean,
urretxindorrek bere abestia.
Wiegala, wiegala, weier,
haizeak lira jotzen du.

Wiegala, wiegala, werne,
ilargia da linterna.
Ortzi ilunetik,
beheko munduari so egiten dio.
Wiegala, wiegala, werne,
ilargia da linterna.

Wiegala, wiegala, wille,
zein isilik dagoen mundua!
Soinu bakar batek ere ez du eteten atsedenaldi eztia,
egizu lo, seme, egizu lo zuk ere.
Wiegala wiegala, wille,
zein isilik dagoen mundua!

Tenorra-Tenor: Roger Padullés

Pianoa-Piano: Rubén Fdez. Aguirre

Biolina-Violín: Cecilia Bercovich

Biolontxelo-Violonchelo: María Martínez